

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLVENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 26 octobre 1908. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Révolution prochaine.

D'après certains bruits, dont la source est, paraît-il, sérieuse et que conséquemment, on peut croire fondés, une nouvelle révolution serait sur le point d'éclater en Turquie...

laisser l'accession au trône de Turquie d'un homme plus nettement désigné au profit de l'Allemagne que le sultan actuel qui fait constamment de l'opportuniste et subit tout à tour divers ses influences.

La révolution prochaine prendrait ainsi un caractère international qui ne serait pas sans compliquer la situation de l'empire ottoman.

Il est à penser, cependant, que cette révolution de palais, et elle se produirait comme il est prouvé, n'aurait pas de résultat durable. Les conspirateurs peuvent facilement se débarrasser d'Abdul Hamid, soit en le forçant à signer son abdication, soit par d'autres moyens bien connus dans les cours orientales, mais Reshad Effendi ne pourrait probablement pas rester sur le trône.

Les Chambres de bonnes.

Chronique parisienne

Renard et Courtois, comme on le sait, viennent d'être renvoyés devant les Assises, et les jurés, prochainement, à moins que ce ne soit plus tard, se prononceraient sur leur cas.

Cette majorité est convaincue maintenant que l'objectif est "le salut de l'empire par des transformations d'ensemble dans le gouvernement et la marche générale des affaires", comme l'a défini un homme d'Etat, et elle soutiendrait ceux qui s'opposeraient à toute tentative de réaction.

Renard et Courtois, comme on le sait, viennent d'être renvoyés devant les Assises, et les jurés, prochainement, à moins que ce ne soit plus tard, se prononceraient sur leur cas.

On ne peut appeler les "chambres de bonnes", qui ont également donné lieu à plus d'un vaudeville, ne date guère, sous la forme où nous les voyons, que d'une soixantaine d'années, et rien n'a pu être jamais autant mérité de

faire rappeler le mot fameux: "C'est plus qu'un crime, c'est une fâste".

Un crime, d'abord, les chambres de domestiques en ont été un, et continuent souvent encore à en être un, bien que certaines précautions d'hygiène aient été prises. Tout le monde, en visitant des appartements à louer, a vu ces cases étouffées et étouffantes, où il semblait, quelques fois, même en s'y restant qu'un instant, et quand elles étaient vides, impossible de respirer.

Laissons de côté les foyers de maladie et d'épidémie qu'étaient nécessairement de pareils réduits. N'était ce pas, en dehors même de toute question de salubrité générale, une véritable mauvaise action, un acte de cruauté inhumaine, d'entasser ainsi pêle-mêle, sous des combles asphyxiants ou glacés, des malheureuses et des malheureux destinés à y souffrir d'autant plus qu'ils vivaient, toute la journée, devant le spectacle du bien-être, et quelque fois du luxe de leurs maîtres? Ajoutez le danger moral d'une semblable cohabitation, pour beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles. Les maîtres, avant de prendre une femme de chambre ou un domestique, demandaient sur eux renseignements sur renseignements, s'informant s'ils étaient honnêtes, sobres, de bonne conduite, auraient pour un peu exigé des saints et des saintes, ou tout au moins des prix de vertu pour les servir, et envoyaient ensuite ces prix de vertu s'entasser, pour la nuit, loin de toute surveillance comme de toute protection, dans l'épave de "pandémonium" que réservaient toujours d'abriter les tabatières du sixième ou du septième!

Dans un livre excellent, pris sur le vif, et plein des plus précieuses observations, "Maitres et Domestiques", un magistrat éminent, M. Boniface Gesmon, a dit tout ce qu'on pouvait dire sur ce sujet. A-t-on bien sérieusement remédié, comme on l'avait annoncé, à ce que les chambres de domestiques, dans presque toutes les maisons de Paris, avaient ainsi de gravement contrairement à la salubrité? Il faut l'espérer, mais tout en n'en jurant pas trop, et le péril moral, dans tous les cas, n'a pas cessé de subsister. Nous ne dansons pas, au moins en fait de service, sur le fameux volcan dont parlait M. Pradhomme, mais c'est le volcan qui danser sur nous, ce qui est tout aussi fâcheux, et c'est lui, après le crime, qu'a résidé et qui réside toujours la faute.

Comment n'a-t-on pas senti qu'en réunissant ensemble, à un étage spécial, tous les domestiques d'un même immeuble, et d'un immeuble comme les grands immeubles de Paris, on commettait, au plus grand détriment des uns comme des autres, la plus énorme bévue qu'il fût possible de commettre? Et l'on ne songeait même pas à se demander si les bons domestiques s'alliaient pas cohabiter avec les mauvais, ou encore avec ces domestiques d'occasion, qui ne sont pas réellement des domestiques! On ne s'inquiétait même pas de savoir, en général, les noms des maîtres chez qui les uns et les autres pouvaient se trouver en service! C'était évidemment vouloir divi-



WARD ET VOKES, AU CRESCENT.

ner les "patrons" et les serveurs, non seulement en deux classes bien opposées, mais en deux camps, et en deux camps retranchés, sinon armés.

Dans l'affaire de Dijon, le crime n'était jamais en lieu, et la femme de chambre, dès son arrivée à Paris, ne s'était pas trouvée saisie par l'atmosphère spéciale et délétère d'un sixième mal composé. Elle l'a spontanément avoué elle-même au juge. Dans l'affaire de la rue de la Pépinière, l'infamie du sixième est moins sensible, et semble même d'abord n'avoir pas existé. Mais ce n'est là qu'une apparence. Que le crime ait été commis comme Courtois le prétend, ou par Courtois seul, et que Renard n'y ait été pour rien, l'assassin ou les assassins ont assassiné leur maître exactement comme ils auraient assassiné un étranger, et sans s'arrêter un instant à la pensée qu'il n'en était pas un. C'est un assassinat domestique commis par des domestiques qui, contrairement à la signification même du mot de "domestique", ne se sont jamais une minute regardés comme de la maison. C'est le crime domestique qui a séparé de la domesticité et de la maison, régime préalable et non pas la suite, et qui ne pouvait pas ne pas y naître....

Les architectes veulent-ils, à la fois, faire le bonheur de ceux qui sont servis et de ceux qui servent, et faire une bonne affaire en même temps qu'une bonne action? Qu'ils nous fassent donc désormais des maisons où chaque appartement aura des chambres pour les gens de service, et où les tristes réduits des combles n'existeront plus, ou ne seront plus que des remisages à calées. Tout le monde s'arrachera ces nouveaux immeubles, les maîtres possesseurs des soupres de soulagement, presque tous les domestiques en pourrissent d'autre, et ceux qui nous seront construits ces appartements seront attachés leur nom à une véritable révolution!

THEATRES.

ORPHEUM.

La comédie musicale domine dans le programme de vaudeville qu'offre l'Orpheum cette semaine. Et ceux qui le rendront au théâtre de la rue St Charles ne s'en plaindront pas.

Il y a d'abord "Paradise Alley", une œuvre de B. A. Rolfe que joue une nombreuse troupe à la tête de laquelle se trouvent Miss Marguerite Hany et deux comiques étourdissants, John Walsh et William Butt. Paissent ensuite Charles Benah et John Miller, des débutants dans le vaudeville mais des artistes exercés de comédie musicale. Il jouent un très gai pot-pourri agrémenté d'agréable musique et de danse.

Enfin George B. Snyder et Harry Buckley, des maîtres du genre, se font applaudir dans "No Smoking Allowed". Les autres numéros sont également intéressants. Ils sont exécutés par les trois Harvey, des gymnastes européens, les trois Youcays, de athlètes d'une force extraordinaire, M. et Mme Allison, des comédiennes de talent, Thomas A. Carroll et Joseph Baker, des comiques décapitants.

TULANE.

L'intrigue de "The Traitor," une comédie dramatique de Thomas Dixon Jr. et Channing Pollock annoncée comme une suite de "The Chansman," n'a pas l'ampleur ni la solidité de celle de cette dernière œuvre, mais elle n'est pas sans valeur et certaines parties en sont remarquables. Mais les quelques imperfections de l'intrigue sont plus que compensées par l'interprétation, qui est très bonne, et par la mise en scène, qui est superbe. Un des acteurs, qui ont été les plus fêtés à la première représen-

CRESCENT.

La comédie musicale que donne cette semaine le Crescent, "The Promote", est certes l'une des plus gaies qu'il y ait actuellement au répertoire. Il y a juste assez d'intrigue pour que la pièce ne paraisse pas trop décousue, mais en revanche l'esprit et la bonn-musique y abondent.

Quant à l'interprétation on ne pourrait la désirer meilleure. Ward et Vokes, qui tiennent les principaux rôles, sont, comme on sait, des artistes d'un merveilleux talent. Et comme ils sont presque constamment en scène le rire est pour ainsi dire ininterrompu. Les deux protagonistes sont du reste admirablement secondés par une très nombreuse troupe dans laquelle se trouvent nombre d'artistes de mérite.

Matinée à prix populaires au jourd'hui.

Mort de M. Giuseppe Biancheri.

Turin, Italie, 26 octobre.—M. Giuseppe Biancheri, ex-ministre et ancien président de la Chambre italienne, est mort aujourd'hui à Turin.

Table de marbre volée.

Dans la nuit de samedi à dimanche un voleur a enlevé une plaque de marbre valant 85 d'un étal du marché Dryades.

Enfant blessé par un car

Un petit garçon de huit ans, Tom Graham, qui demeure rue Royale, 133, a été renversé et blessé hier entre huit et neuf heures du matin par un car de la ligne du Parc de Ville à l'angle des rues Bienville et Dauphine.

L'enfant se rendait à l'école et il paraît que c'est en essayant de traverser la voie au moment où le car arrivait qu'il a été atteint. La jambe gauche broyée au dessous du genou et a reçu d'autres blessures qui ont été déclarées dangereuses à l'hôpital.

Le car était conduit par le mécanicien John Saltzman, qui demeure à l'angle de la rue Havane et du Chemin de Gentilly. Il s'est constitué prisonnier.

INCENDIE.

Un incendie dont on ignore l'origine a éclaté hier matin avant le jour dans la pizzeria située à l'angle des rues Magazine et Walnut et tenue par W. Alcorn, qui y demeure. La maison valant 84,000, le stock assuré 8300 et les meubles assurés 81,200 dans la Southern Insurance Company ont été détruits.

Autre incendie.

Hier vers six heures du soir un feu a été découvert dans une maison de la rue Ste Anne, près Royale, appartenant à P. Sauquet et occupée par Marion Bennett. Les dames ont été promptement évacuées. Le lieutenant Henry Woods, de la pompe numéro 4, est tombé de son siège à l'angle des rues Dumaine et Chartres et a été blessé légèrement à la jambe. Il a été passé dans une pharmacie du voisinage.

Beau Temps.

Le temps idéalement beau dont jouit notre population depuis plusieurs jours va continuer, annoncent les fonctionnaires du bureau météorologique.

Le mercure était à 80 degrés hier matin, et oscillé dans la journée entre ce point et 70 degrés, le maximum atteint.

Les seuls points de la Louisiane où il y ait eu une légère grêle hier matin sont Covington et Abite.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O. No 27 Commencé le 17 Janvier 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIÈME PARTIE

SHULE!

XXI RUE TOURNEFORT

Pourquoi, si votre condition est changée, êtes-vous revenu dans cette maison? — Parce que je voulais entendre parler de vous, parce qu'il y a des souvenirs qui ne s'effacent pas... parce que je savais que vous y étiez venue vous-même... — Le marquis de Villars? — C'est moi... L'hôtel de Villars, c'est le mien! Là-bas, j'étais au service d'un maître paisiblement riche, qui m'a pris en affection. Il est mort en me léguant ses biens et son titre... Depuis je n'ai eu qu'un but: retrouver cette Noël, ma vraie victime... J'accomplirai ma tâche ou le sort sera contre moi. — Ensuite? — Je retournerai d'où je viens... où j'ai été bien.

heureux que lui, j'espère parvenir à réparer le mal que j'ai fait... Mais mon cœur restera fermé à l'amour traître et décevant qui s'engendre que des douleurs et des regrets... Elle lui demanda d'une voix tremblante, angoissée: — Ainsi vous repartirez, Jacques? — Dès que je le pourrai. — Vous vous plaindre à bas? — Je le devrais. La fortune m'y sourit, les femmes comptent parmi les plus belles du monde. Le palais de Bellavista est superbe, mais, je vous l'ai dit, je n'ai plus d'illusions et plus de désirs. Je revis plutôt dans le passé que dans le présent. — Je désire que vous soyez heureux, Jacques. — Je le serais peut-être si je retrouvais cette malheureuse enfant... C'est le seul bonheur auquel je puisse prétendre. Je me suis attaché à elle, sans la connaître, comme je l'étais jadis à la seule femme que j'ai passionnément aimée... — Cette femme... — At je besoin de vous la nommer? — Et maintenant vous me haïssez? — Non! — Il haïssait les épaules. — Je ne haïs même plus le marquis André d'Orville! Vous ne savez pas, Hélène, ce que vingt ans qui ont passé sur la tête d'un malheureux comme moi,

vingt ans de lutte et de volenté... D'ailleurs, je peux le dire, je n'étais pas fait pour la balne... — Hélas! — Il a fallu une trahison subite, inattendue, fondroyante, pour me faire perdre la raison!... Je n'ai plus qu'un but, plus qu'une passion... la réparation de ma faute et le bonheur de cette Noël, si malheureuse à cause de moi!... C'est tout... — Il étendit le bras comme pour mettre une barrière entre elle et lui et déclara: — Le reste est mort, mort à jamais... Adieu, Hélène! — Elle murmura: — J'aurais voulu un mot de pardon. — Il ne le prononça pas. Elle fondit en larmes. — Il l'entendit sangloter. — Il demeura immobile, luttant peut-être contre lui-même, contre ses souvenirs, contre sa conscience sublimée parfois, contre la pensée des joies anciennes, des jouissances inoubliées qui assaillaient de le féliciter. Il resta vainqueur dans ce combat, ou la femme même coupable à tant de chances de succès. — Elle resta sur le palier, essuyant ses yeux, étouffant le cri de sa douleur, attendant peut-être un retour de cet homme qui lui avait appartenu tout entier, son esclave, sa chose, ne connaissant qu'elle, ne trouvant rien qu'elle d'adorable et de beau, prêt à lui donner son sang, si elle le lui de-

mande. Elle avait refermé la porte de la mansarde derrière elle. — A la fin elle comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer. — Il entendit le frofrou des jupes dans l'escalier et au dehors, dans la rue, le bruit d'une voiture qui se mettait en mouvement. — C'était le sacre dans lequel elle était venue. — Elle y montait en se disant: — Mon amant m'abandonne, Jacques me haït et me méprise... Je suis condamnée. — Elle murmura: — J'aurais voulu un mot de pardon. — Il ne le prononça pas. Elle fondit en larmes. — Il l'entendit sangloter. — Il demeura immobile, luttant peut-être contre lui-même, contre ses souvenirs, contre sa conscience sublimée parfois, contre la pensée des joies anciennes, des jouissances inoubliées qui assaillaient de le féliciter. Il resta vainqueur dans ce combat, ou la femme même coupable à tant de chances de succès. — Elle resta sur le palier, essuyant ses yeux, étouffant le cri de sa douleur, attendant peut-être un retour de cet homme qui lui avait appartenu tout entier, son esclave, sa chose, ne connaissant qu'elle, ne trouvant rien qu'elle d'adorable et de beau, prêt à lui donner son sang, si elle le lui de-

être à certains points de vue, le temps présent et ses nouvelles pratiques. — Le métayer était de la famille de son propriétaire, de la grande, pas de celle qui se limite aux collatéraux à succession. — Mais de la famille des Romains qui comprenait les parents, les serveurs, tout ce qui touchait au grand chef de prison de loi, par les liens du sang ou par les liens des intérêts. — Dès six heures du matin un mouvement significatif s'opéra aux abords de l'étude de Me Brissonnet et aux environs du porche de l'église, là où se tiennent les concubinaires des paysans, le dimanche, sur les affaires du canton, le prix des bêtes, des durées, les ventes des quartiers de terre et les questions politiques qui, en général, se bornent pour eux au choix d'un député. — A qui serait la timbale? — Quel gros bonnet ferci de billets de banque allait se payer ce grand domaine qui s'étendait sur trois communes avec ses landes couvertes de bruyères, ses bois giboyeux, délices des braconniers à cinq ou six lieues à la ronde, ses étangs pleins de poissons, ses quinze métairies, ses fatales auxquelles la comtesse de Frasé ne mettait pas la cognée, son paro et sa grande bicoque mayonnaise, qui imposait le respect avec ses deux vieilles tours et sa haute façade silencieuse et

morne. — Un beau morceau de terre, maître Morand. — Oui, père Cachoux, celui qui l'aura ne sera pas à plaindre... Il y a des quartiers pas fameux, mais il y en a de bons tout de même. J'en ferai bien mon affaire, met! — Un qui est à la noce, c'est le notaire. — Me Brissonnet? — Je vous crois. De fameux bénéfices pour lui, la succession de cette dame!... — Oui, c'était un malin, mais les paysans se commuquaient à l'oreille des réfractaires qui n'étaient pas à sa gloire. — Il avait un qu'on appelle une mauvaise presse. — Une affaire qui n'est pas claire! La comtesse n'aimait pas son neveu. Il n'était pas de ses choses... et pourtant c'est lui qui en le magot... — N'empêche que la bonne dame cachait pas ses intentions... C'était la demoiselle qui levait hériter... Elle était comme qui dirait la fille adoptive de la défunte. — Il y a du louche... — L'idée s'était implantée comme du chendent parmi les habitants de Sablainet. — Le plupart des gens rassemblés sur le communal répétaient le mot: — Il y a du louche! Une vieille métayère opinait